

Naufrage à Manhattan

Crépuscule, le roman de Michael Cunningham sombre dans le mélo.

Non, nous ne sommes pas dans une comédie de Jay McInerney mais chez Michael Cunningham, qui marche sur les brisées de son illustre confrère pour dépeindre le petit monde frelaté des bobos new-yorkais. Peter et Rebecca sont mariés depuis vingt ans, ils vivent dans un loft luxueux de Manhattan et passent leur temps entre cocktails et soirées mondaines. Elle s'occupe d'une revue culturelle branchée. Il tient une galerie d'art et vend à prix d'or des croûtes avant-gardistes à des béotiens très riches et très incultes. De cette mascarade Peter n'est pas dupe, ce qui

lui permet d'observer avec beaucoup d'ironie une faune détestable remplie d'imposteurs, de charlatans et de snobs qui se gaussent d'avoir bu du Coca light avec Rauschenberg. Comme son héros, Cunningham prend un malin plaisir à épingler à son tour tous ces Trissotin qui se dandinent sous les cimaises new-yorkaises. Et il montre comment, aux Etats-Unis, les arts visuels sont devenus des gadgets décoratifs pour ploutocrates et, surtout, les fruits d'un super-business où les liasses de dollars ont remplacé le talent.

L'auteur des *Heures* aurait dû s'arrêter là. Car la suite est net-

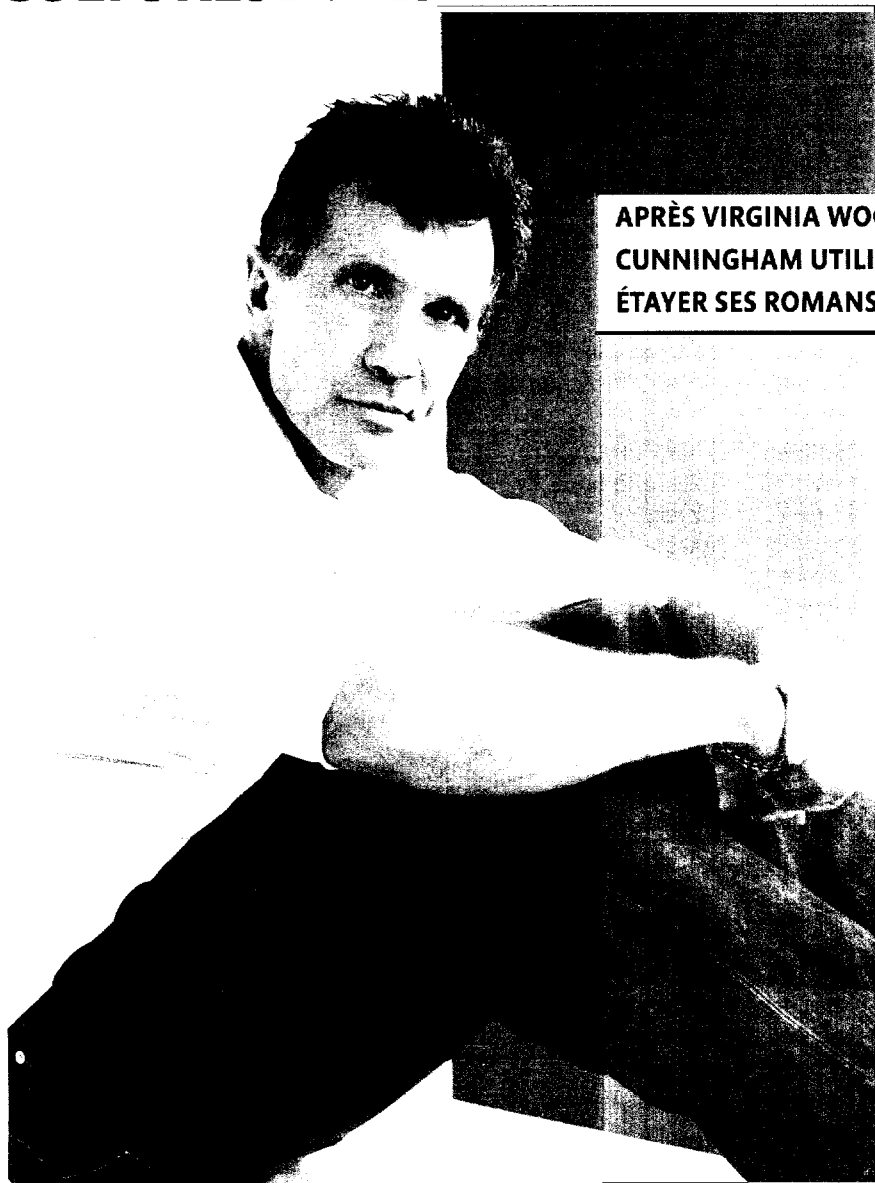


RICHARD-PHIBBS

RATAGE Une comédie d'amour à l'américaine qui finit mal.

tement plus risquée. Et ratée. Le roman sombre en effet dans le mélo lorsque surgit le frère homo de Rebecca, Mizzy, un trop bel éphèbe dont Peter ne tardera pas à tomber amoureux. En se demandant si, oui ou non, il passera à l'acte... Nous sommes hélas très loin des enfers pasoliniens et Cunningham ne parvient qu'à nous servir une version gay des bluette chères à Paul Galdy. Il y ajoute une phrase magnifique, au bas de la page 288 : il n'y manque que les guillemets, puisqu'elle appartient à Flaubert. ● A. C.

♦♦ **Crépuscule**, par Michael Cunningham. Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour. Belfond, 299 p., 20 €.

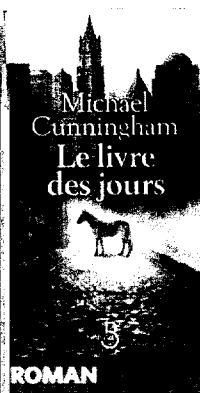


trois fois rien

APRÈS VIRGINIA WOOLF, WALT WHITMAN. MICHAEL CUNNINGHAM UTILISE LES FIGURES D'ÉCRIVAINS POUR ÉTAYER SES ROMANS. CETTE FOIS, LE RÉSULTAT DÉÇOIT.

pressionner l'ex-fiancée de son frère défunt. On comprend qu'elle hausse les épaules. Tout juste si elle ne lui conseille pas d'aller se faire soigner. Le ton est celui d'un sous-Auster, quand ce dernier n'est vraiment pas en forme et qu'il adopte des airs sérieux. La deuxième partie est sans doute la meilleure. Elle tient debout, grâce à ce personnage d'inspectrice chargée de discuter au téléphone avec les détraqués de New York. Cat a perdu un enfant. Elle est noire, a trente-huit ans, un amant dans la finance, et est sans doute l'unique personne dans la police à savoir reconnaître un vers de Whitman. Sa solitude crève le papier. « La croisade des enfants » possède cette

noirceur désespérée, cette folie qui caractérise les séries B, avec cette clocharde illuminée qui élève ses trois fils dans un appartement aux murs recouverts de textes signés Whitman. « Une pareille beauté » relève de la science-fiction. Dans Central Park, des robots à forme humaine sont payés pour agresser les touristes. Des drones surveillent le quartier. Les Nadiennes arrivent



La recette a fait ses preuves. Dans « les Heures », Virginia Woolf servait de fil conducteur. Ici, ce rôle est dévolu à Walt Whitman. Sinon, Michael Cunningham reprend la bonne vieille méthode qui lui a réussi : un écrivain reliant entre elles trois histoires qui se déroulent à des époques différentes. Le procédé évoque ces maîtresses de maison avares qui retrempe dans l'eau bouillante un sachet de thé déjà utilisé. Le poète apparaît donc dans ces longues nouvelles, ou brefs romans. Décor unique : Manhattan. À la fin du XIX^e siècle, un gamin entre en usine pour prendre la succession de son frère qui a été mortellement blessé par sa machine. Aujourd'hui, des enfants se font exploser dans les rues en enserrant une victime au hasard. Dans un avenir dont on nous précise qu'il se situe un siècle après « Orange mécanique », un robot s'enfuit avec une extraterrestre. À chaque fois, de nombreuses citations des « Feuilles d'herbe » viennent émailler le récit sans que cela apporte grand-chose. L'Oliver Twist de « Dans la machine » entend des voix, déclame de la poésie au mètre dans l'espoir d'im-

REPÈRES

- Né en 1952 à Cincinnati (Ohio)
- A grandi en Californie et en Europe.
- Diplôme de Stanford.
- Au départ, revait d'être peintre. A été barman, fermier dans le Nebraska, avant de publier des nouvelles.
- 1990 : « La Maison du bout du monde » (le film avec Robin Wright et Colin Farrell est toujours inédit en France).
- 1995 : « De chair et de sang ».
- 1998 : « les Heures », prix Pulitzer (adaptation au cinéma en 2002, avec Nicole Kidman et Meryl Streep).
- Vit aujourd'hui à Manhattan.

d'une planète lointaine, ont la peau verte, des ongles de cinq centimètres et jouent les nurses avec la progéniture des riches habitants. Comment ne pas sourire en écoutant un dialecte composé de « Bojum », de « creeelich », en voyant que les garçons s'appellent Tomcruise et les fillettes Katemoss ? On se demande quel était le but de Cunningham, là-dedans. Tout cela très gratuit, un peu vain, souvent ennuyeux. C'est triste, un auteur qui se fourvoie, qui repasse les plats. Il y a parfois de superbes moments : ce cheval sans cavalier qui galope sur Broadway, la statue de l'ange aux ailes déployées. À côté de cela, que de lourdeurs, de maladresses – l'âme des morts qui vit dans les objets, le poète lui-même qui ressurgit comme un fantôme, ouille. On se retrouve devant ce volume comme une poule devant un couteau suisse. Dans ce « Livre des jours », chaque page semble durer des heures.

ÉRIC NEUHOFF

« Le Livre des jours », de Michael Cunningham, éditions Belfond, traduit de l'américain par Anne Damour, 354 p., 21 €.

À mourir de rire

À NEW YORK, les chevaux se font renverser par des voitures et les héros de roman arrivent en retard à leurs soirées mondaines. Ils serrent des mains, parlent à qui il faut, rentrent avant minuit.

Les Harris sont un couple sans histoire. Peter possède une galerie, Rebecca dirige un magazine culturel. Leur fille, qui est installée à Boston, file une crise d'adolescence à rallonge. Ce sont des soucis de riches. Ils regardent *Sueurs froides* à la télévision, déjeunent dans des restaurants à la mode. Il leur arrive même de faire l'amour. Après vingt ans de mariage, cela constitue un exploit. Toutefois, Peter semble insatisfait. Quelque chose ne va pas. Mettre un nom sur son malaise ne serait pas facile, mais son métier le déçoit, sa famille lui paraît presque ennuyeuse. De temps en temps, il repense à son frère, qui avait tous les dons, un « physique de patineur », et qui est mort du sida.

Un après-midi, il rentre chez lui à l'improviste (une amie vient de lui annoncer qu'elle avait un cancer) et pousse la porte de la salle de bains. La douche est en train de couler. La vapeur baigne la pièce. La silhouette de Rebecca se dessine derrière le verre

dépoli. Erreur : il s'agit de Mizzy, le jeune frère de celle-ci. La scène est un mélange de comique et de *Psychose*.

À cet instant, le lecteur lève les yeux au ciel. *Que pasa ?* Cunningham n'y va pas avec le dos de la cuillère. Son quadragénaire a des états d'âme. Les pages sont pleines de points d'interrogation. Où est la beauté ? Qu'ai-je fait de ma vie ? Faut-il coucher avec son beau-frère ?

Ce dernier a eu des problèmes de drogue. Il ressemble à un bronze de Rodin. Cunningham a beaucoup de mal à faire une phrase sans citer Thomas Mann, John Cheever, Fellini, *Anna Karenine*. C'est qu'on a un livre sur l'art, l'amour, le vieillissement. Hé, Aschenbach, sors de ce corps ! Le ridicule se glisse petit à petit dans cette version Manhattan de *Théorème*. On se dit que l'auteur ne va pas oser. Si, il ose. On recommande le baiser sur la plage, digne d'une publicité de parfum pour homme. Le style est au diapason. « *Un noir frisson parcourt son sang.* » Dans sa tombe, Virginia Woolf effectue un tour complet. La littérature est un mystère. Comment peut-on avoir écrit *Les Heures*, *La Maison du bout du monde* et produire cette sitcom en caractères d'imprimerie ?

Les épisodes pourraient avoir pour titre *Un cocktail à Soho*, *Les Caprices d'une milliardaire*, *Les toxicomanes sont des manipulateurs*. Les occasions de rire ne sont pas si nombreuses. Le progrès existe. Le roman « gay » vient de faire son entrée dans la collection « Harlequin ». Il était temps.

CRÉPUSCULE

De Michael Cunningham,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Damour, Belfond,
300 p., 20 €.

affaires
étrangères
PAR ERIC NEUHOFF

